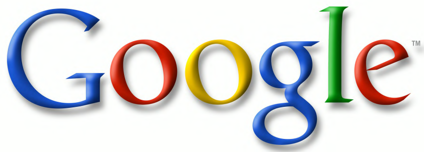
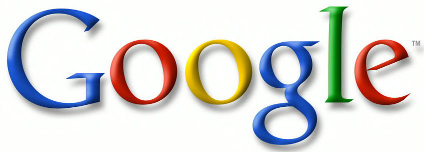
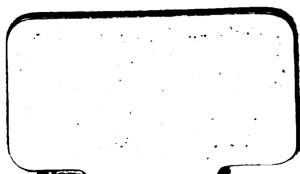





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LE

CHATEAU EN ESPAGNE

COMÉDIE

Représentée à Paris, sur le théâtre de l'hôtel Castellane.

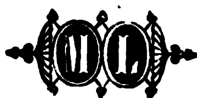
Paris. Imprimerie de A. PILLET fils aîné, 5, rue des Grands-Augustins.

LE
CHATEAU EN ESPAGNE

COMÉDIE EN UN ACTE

EN PROSE

PAR MÉRY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

PERSONNAGES :

Le baron DE SAINVAL, 50 ans.
FERDINAND D'ALBY, 21 ans.
CASIMIR DE GERSAY, 24 ans.
Mme DELPHINE DE SAINT-OMER, jeune veuve, 22 ans.
CŒLINA D'ALBY, ingénue, 18 ans.

La scène se passe sur la frontière d'Espagne en 1832.

LE

CHATEAU EN ESPAGNE

Le théâtre représente un salon de vieux château. Pavillon à droite et à gauche, avec portes et croisées, les croisées s'ouvrant sur la rampe. Porte au fond. Table avec papier, encrier et plumes. Deux flambeaux éclairent le salon.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE SAINVAL, FERDINAND, DELPHINE, CASIMIR, déguisé en domestique. Il porte un carton qu'il dépose devant le pavillon à gauche.

M. DE SAINVAL.

Et pas un pistolet!... un pistolet de poche...
Ou seulement d'arçon...

(Il court à un cordon de sonnette et sonne.)

DELPHINE, à Ferdinand.

Sans peur et sans reproche,
Mon féal chevalier, donnez-moi votre main...

FERDINAND, avec tendresse.

Ce soir, reconnaissante, oublieuse demain!...

DELPHINE.

C'est une tyrannie!

Le baron DE SA
FERDINAND D
CASIMIR DE G
Mme DELPHINE
CŒLINA D'ALB

La scè.

M. DE SAINVAL.

Je vous l'avais bien dit : ces noires Pyrénées
Sont pleines de voleurs depuis quelques années!...
Mais Delphine a voulu partir avant le jour.

DELPHINE.

Moi, j'aime les brigands, mon oncle!

M. DE SAINVAL.

Triste amour!...
Or çà, verbalisons. Rédigeons notre plainte.
Nous sommes à l'abri, je crois, de toute crainte
Dans ce château; je vais, en mon nom seulement,
Rédiger un rapport, c'est fait en un moment.
Écrivons. Casimir sera mon secrétaire;
Avant d'être valet, il fut clerc de notaire;
Il saura travailler ma requête, et, demain,
Nous verrons nos bandits pendus au grand chemin.

CASIMIR. (Il s'assoit devant la table.)

Voulez-vous bien dicter?

M. DE SAINVAL.

Non, fais la procédure
A ta guise, et j'appose au bas ma signature.

CASIMIR.

Est-ce au corrégidor, à l'alcade?...

M. DE SAINVAL.

Je crois
Que c'est à l'alguazil qu'on parle...

CASIMIR.

A tous les trois.

M. DE SAINVAL.

Bien!...

CASIMIR, *écrivant.*

« A l'autorité militaire et civile...»

M. DE SAINVAL.

Encor mieux.

CASIMIR, *écrivant.*

« Résidant à la première ville.
Aujourd'hui, quinze juin mil huit cent trente-deux,
A dix heures du soir, quatre brigands hideux,
Qu'on nous disait pendus depuis nombre d'années,
Et qui, depuis leur mort, vivent aux Pyrénées,
Une escopette en joue, un stylet à la main,
Arrêtant par le bois et par le grand chemin,
Dans un étroit vallon, formé par deux collines,
Ont, au mépris des lois, arrêté deux berlines
Appartenant à moi, voyageur soussigné...
De ce grand attentat, justement indigné,
J'implore sur-le-champ votre haute justice;
Je veux faire un procès qui partout retentisse
Et serve de leçon et d'exemple aux bandits,
Soit de France ou d'Espagne, et surtout aux susdits...
Ce qu'attendant, je mets entre vos mains ma cause.
La présente, monsieur, n'étant pour autre chose,
De votre tribunal, je suis, en finissant,
Le serviteur très-humble et très-obéissant. »

DELPHINE.

Un huissier ne ferait pas mieux.

FERDINAND.

Oui, c'est le style.

M. DE SAINVAL, *signant la plainte.*

Le style officiel... Tu vois qu'il est utile,

Ma nièce, d'amener toujours, en voyageant,
Un domestique instruit...

CASIMIR.

Vous êtes obligeant.

M. DE SAINVAL, à Ferdinand.

Mon cousin Ferdinand, vu ce danger, je pense
Que ta sœur a bien fait de demeurer en France.
Oh! cette sœur n'est pas un dragon comme toi,
Ma nièce, elle serait déjà morte d'effroi.

(Sonnant.)

Ah çà! voilà bientôt une heure que je sonne!

FERDINAND.

Sonnez toujours...

CASIMIR.

Sonnons!

DELPHINE.

Ils dorment tous...

M. DE SAINVAL.

Personne

(Emmenant Casimir.)

Allons sonner partout.

(M. de Sainval et Casimir sortent par le fond.)

SCÈNE II

DELPHINE, FERDINAND.

FERDINAND.

De vos jours j'ai pris soin;
Le péril est passé; les bandits sont bien loin;
Nous sommes arrivés en lieu sûr, et je pense
Qu'un jour mon dévoûment aura sa récompense.

DELPHINE.

Oh! je ne saurai pas reconnaître à demi
Un service rendu... vous serez mon ami.

FERDINAND.

Voilà tout!... c'est bien peu...

DELPHINE, riant.

Mon Dieu! que puis-je faire,
Pour n'être pas, ce soir, ingrate?

FERDINAND.

Je préfère
Être votre ennemi, madame, en ce moment;
J'aurai du moins l'espoir d'être un jour votre amant.

DELPHINE.

Faut-il vous répéter cent fois la même chose?
Oui, je suis veuve et libre; oui, de moi je dispose...
Et c'est pour conserver ma liberté toujours
Que je ferme le cœur et l'oreille aux amours.
J'ai l'esprit romanesque. Au printemps de mon âge.
Je veux vivre à ma guise: il faut que je voyage.
Un époux blâmerait ce penchant favori.

Mon cher oncle Sainval me tient lieu de mari;
Mais il sait applaudir mes goûts; il m'accompagne,
Comme vous le voyez, cette nuit, en Espagne,
Et, malgré ces bandits qu'il rencontre en chemin,
Sa gaîté d'aujourd'hui lui reviendra demain.
Si j'avais un mari, Dieu sait quelle colère
Maudirait ce voyage entrepris pour me plaire!...
Voyez mon oncle : il sonne, en riant, le tocsin.
Tantôt, il a failli tuer son assassin.
S'il avait seulement eu son couteau de chasse!
Brave et soumis!... Mettez un époux à sa place :
Il aurait envoyé deux avocats français
A Madrid pour finir en quinze ans mon procès,
Et je l'aurais perdu. Moi, je quitte la France
Pour surveiller ici ma fortune en souffrance,
Pour plaider s'il le faut; mais je sème l'argent;
Je prends tous les plaisirs qu'on trouve en voyageant;
Ce chemin du procès, que mon époux morose
Ferait si noir, pour moi n'est qu'un chemin de rose.
Je vais voir le pays du joyeux fandango;
L'Espagne de Le Sage et de Victor Hugo;
L'Espagne des Gusman, du Cid, des princes maures;
Des palmiers, des jasmins, des pins, des sycomores;
L'Espagne que toujours ma jeunesse rêva;
L'Espagne des Rosine et des Almaviva.
Après avoir joui, dans mille promenades,
De ces nuits de parfums, de bals, de sérénades,
Des romances du Cid, du chant des rossignols,
Grave, j'irai trouver mes juges espagnols,
Apportant mon dossier, volumineux mémoire,
Dont le diable Asmodée a dicté le grimoire.
En gagnant mon procès, je voyage à loisir;
Si je le perds, eh bien!... j'ai gagné du plaisir.

FERDINAND.

C'est un plan admirable !... Oui, madame, je n'ose
Dérober une fleur à ce rêve de rose.
Un jeune époux...

DELPHINE.

Encore !... Étourdi voyageur !...
Enfant !... hier, hier, vous n'étiez pas majeur !...
Vous prîtes, l'autre jour, avec vos camarades,
A l'École de droit, le dernier de vos grades !
Vieillissez donc un peu ; pour être époux, il faut
Du bon sens ; la jeunesse est un trop grand défaut.

FERDINAND, *avec gravité.*

Alors, rassurez-vous : soit dit sans badinage,
Je puis me corriger en avançant en âge.
Voyez comme je suis grave dans mes travaux !
Permettez que je sache au moins ce que je vaux.
J'ai les goûts d'un rentier ; j'aime la solitude ;
Des grands projets du jour je fais ma seule étude.
Haine aux frivolités !... J'écris dans les journaux,
Sur le gaz, sur les fonds, la vapeur, les canaux ;
Et, si je ne sentais bouillonner en mon âme
Mes vingt ans orageux, quand je vous vois, madame,
En consultant mes goûts sur la science et l'art...
Je taillerais déjà mon bâton de vieillard.
Le siècle est sérieux ; les plus graves idées
N'abondent pas toujours dans les têtes ridées.
A vingt ans, aujourd'hui, malgré les envieux,
Nous avons le plaisir et l'honneur d'être vieux.

DELPHINE.

Hypocrite !... prenez les allures du sage...
A travers votre masque, on voit votre visage...

FERDINAND.

Madame...

DELPHINE, se retournant au bruit.

Chut!...

(A Sainval.)

Ici, qui dirait, à nous voir,
Que des bandits nous ont assassinés ce soir?

SCÈNE III

LES MÊMES, M. DE SAINVAL, CASIMIR.

M. DE SAINVAL.

As-tu fait quelquefois des châteaux en Espagne.
Delphine?...

DELPHINE.

Moi? Souvent.

M. DE SAINVAL.

Ce soir, dans la campagne,
Là-bas, quand nous marchions, au hasard, l'œil ouvert,
Pour distinguer un toit qui nous mît à couvert,
De poussière, d'effroi, de chaleur étouffée,
N'aurais-tu pas construit quelque château de fée,
Comme on en trouvait tant aux siècles fabuleux,
Et qui n'existent plus que dans les contes bleus?

DELPHINE.

Oui, mon oncle. Tantôt, là, dans le vestibule,
Je rêvais, en marchant, comme une somnambule.

Il me semblait qu'un sylphe, artiste complaisant,
Bâtissait un château pour m'en faire présent,
Et m'apportait du ciel, sur ces terrestres rives,
Un pâté froid, suivi d'un bon salmis de grives :
Deux mets selon mes goûts ; car la main du bandit
M'a tout ôté, ce soir, excepté l'appétit.

M. DE SAINVAL.

O mystère infernal !... Eh bien !... ma chère nièce,
Ton rêve s'est bâti ce soir tout d'une pièce !
Les châteaux en Espagne existent quelquefois...
J'en tiens un sous la main... c'est celui que tu vois.

DELPHINE.

Ce château ?...

M. DE SAINVAL.

Ce château ! Dieux ! quels maîtres honnêtes !
J'ai cassé les cordons de toutes les sonnettes,
Personne n'a paru dans les appartements.

(Désignant Casimir.)

Il était avec moi... Demandez si je mens.

CASIMIR.

Oh ! vous accusez vrai !...

M. DE SAINVAL.

Ce château fantastique
Ne nous a pas montré l'ombre d'un domestique,
L'ombre d'un revenant, l'ombre d'une ombre enfin.
Mais nous avons de quoi contenter notre faim.
Ma nièce, rendons grâce à l'invisible maître ;
Il a compris ton rêve, et je puis te promettre
Pâté froid et salmis...

DELPHINE.

Tant mieux!... nous souperons!...
Les maîtres du château sont dans les environs!...

FERDINAND.

Probablement.

CASIMIR

Il faut aller voir dans la plaine
Si notre châtelain ou notre châtelaine
Respire la fraîcheur avec nos cuisiniers;
Car il fait beau, ce soir, sous les grands marronniers.

DELPHINE, à Ferdinand.

Où donc avez-vous pris ce valet?...

FERDINAND.

Qu'il est grave!

M. DE SAINVAL.

Il vaut bien mieux chercher le chemin de la cave;
J'y cours; nous allons tous faire un souper divin.
Alicante et Xérès nous fourniront le vin.
Soupons d'abord, et puis viendront les commentaires
Sur le château d'Udolphe et ses sombres mystères!

FERDINAND.

Je suis de cet avis; mon cousin a raison.
Pourquoi nous occuper du chef de la maison?
Fantôme ou châtelain, il est peu redoutable
S'il nous permet, ce soir, de manger à sa table.

DELPHINE.

Oh! comme je suis faite! Avant souper, je veux
Rajuster ma toilette et natter mes cheveux!

FERDINAND, ouvrant la porte du pavillon à gauche.

L'attention du sylphe est charmante et complète...
Entrez; voici, madame, un salon de toilette!

(Delphine prend le carton et entre.)

M. DE SAINVAL.

Aux fourneaux souterrains, moi, je vais faire un tour.
Nos cuisiniers, peut-être, y seront de retour.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV

CASIMIR, FERDINAND.

(Ils se regardent quelque temps les bras croisés en comprimant des éclats de rire.)

CASIMIR.

Que je t'embrasse, ami!... Vive toi!... ma parole!...
Comme un vieux comédien tu sais jouer un rôle.

FERDINAND.

Ouf!... que la gravité me pèse!...

CASIMIR.

Enfant léger!
Comme tu te fais lourd...

FERDINAND, courant çà et là.

Laisse-moi voltiger.
Laisse-moi rire un peu. Profitons, le temps presse;
Je crains de devenir un sage de la Grèce,
En conservant ce ton quelques heures par jour.
Laisse-moi respirer.

CASIMIR.

Et comment va l'amour ?

FERDINAND.

Mal ! Si je n'obtiens rien avant demain, j'oublie
Ma sagesse, et je fais quelque trait de folie...
Dans les champs altérés que le Tage arrosa
Je vais vivre en bandit, en Salvator Rosa.
Je brûle ce château ; puis, dans ma vie errante,
Je dévore en six mois cent mille écus de rente ;
J'arrête, au grand chemin, tout piéton indigent,
L'arme au poing... et le force à prendre mon argent.

CASIMIR.

Bien !... très-bien raisonné !...

FERDINAND.

Mon bonheur m'importune !...
Je suis, depuis un mois, étouffé de fortune.
Je puis faire rouler dans ce long corridor,
Comme un bras du Pactole, un petit fleuve d'or !
Je puis, si j'en avais l'ardente fantaisie,
Acheter, au comptant, tous les sérails d'Asie :
Pour moi, cela n'est rien... Mon oncle, mon cousin,
Un jour, pour mon malheur, s'est posé mon voisin,
Et vient me révéler, dans un coin de Bayonne,
Cette femme !... cet ange !... étoile qui rayonne,
Fleur qui parfume tout, démon qu'on fuit en vain,
Qui toujours me poursuit de son rire divin,
Qui dore tous mes pas, ma nuit et ma veillée
Avec un seul rayon de sa robe émaillée,
Qui brûle mon regard de l'éclat de son teint,
Et laisse à mon oreille un son que rien n'éteint...
Oh ! je l'épouserai !... Que m'importe mon âge !
L'amour n'est-il pas fils d'un jeune mariage ?

Une épouse devient, pour l'époux de vingt ans,
Maîtresse légitime; on peut l'aimer longtemps;
O npeut l'aimer toujours. Quand l'habitude est prise
De bonne heure, il n'est pas de dégoût qui la brise.
L'habitude fait tout. Soit dit sans vanité,
J'ai de l'amour au cœur pour une éternité.

CASIMIR.

O Caton de vingt ans!... oracle du Portique,
Bien plus grand à mes yeux qu'un philosophe antique!
Car les sages de Grèce, environnés d'appas,
Ces fous graves, mon cher, ne se mariaient pas!
Platon, le grand Platon, mourut célibataire!
Donne aux contemporains l'exemple salutaire
D'un jeune homme, d'un fou qui renonce, à vingt ans,
Aux plaisirs orageux des libertins du temps,
Et n'attend pas de voir sa jeunesse fanée
Pour couvrir de glaçons l'autel de l'hyménée.
Il est un préjugé qui fait beaucoup de tort
Au bon sens : on le croit ennuyeux à la mort;
On donne à la sagesse un tel air de trappiste
Que chacun s'en dégoûte, en la voyant si triste;
Mais on pourrait citer vingt sages d'Orient
Qui cultivaient entre eux la sagesse en riant.
Imitons-les; parlons de la plus grande chose
En voilant chaque mot d'une feuille de rose.
Notre sexe égoïste, un jour, sans examen,
Se vota galamment le code de l'hymen.
Un homme peut, selon la coutume française,
Prendre, à quatre-vingts ans, une épouse de seize;
C'est fort, mais on l'a vu. L'hymen est assorti
Si la femme a vingt ans de moins que son mari.
Il est bien convenu qu'en entrant dans le monde,

Nous pouvons tous jouer le rôle de Joconde,
Commencer et finir une intrigue par jour,
Et du Nord au Midi promener notre amour;
C'est encor notre droit.. Puis, quand l'âge nous laisse
Quelques tièdes hivers au seuil de la vieillesse,
Nous savons nous donner d'excellentes raisons
Pour réformer nos mœurs... Alors nous épousons.
Telle est la loi gravée au bulletin des modes.
Les hommes se sont fait toujours des lois commodes.
Abrogeons-les!... Il est un remède à ces maux.
Si l'Amour et l'Hymen sont deux frères jumeaux,
Entre deux mariés égalisons les âges;
Formons-nous de bonne heure aux vieilles mœurs des sages.
Toi, donne un grand exemple après cette leçon.
Moi-même, je rougis d'être encore garçon.

FERDINAND.

Mais tu suivras bientôt mon exemple, j'espère,
Si tu vas épouser ma sœur.

CASIMIR.

Oui, mon beau-frère!...
Or, hâtons-nous!... prenons le mariage au vol,
Et ramenons en France un amour espagnol.

FERDINAND.

Bravo!... Pour ce projet, tu le vois, je n'oublie
Ni dépense, ni soins, ni bon sens, ni folie;
Cet amant espagnol, qui, privé de raison,
Pour gagner sa maîtresse, a brûlé sa maison,
Est mon patron, mon guide et mon heureux modèle.
(On entend du bruit dans le pavillon.)
Mais chut!... n'ayons pas l'air de nous occuper d'elle.
(M. de Sainval entre et dépose sur une table un pâté et quelques plats. Au même moment, Delphine sort du cabinet.)

SCÈNE V

LES MÊMES, M. DE SAINVAL, DELPHINE.

DELPHINE.

Ce boudoir est charmant!... d'honneur! c'est un bijou
De palissandre, d'or, d'ébène, d'acajou!...
Les spectres de minuit, dans le siècle où nous sommes,
Font des progrès, ils sont galants comme des hommes.

M. DE SAINVAL, à Delphine.

Oui... voilà le pâté que je t'avais promis.
C'est le premier service. Après vient le salmis.
Deux plats réels... tu vois, ce n'est point un mensonge.

DELPHINE.

C'est merveilleux vraiment!...rien ne manque à mon songe.

M. DE SAINVAL.

Mettons notre couvert; aidez-moi, Casimir.
Ferdinand, soupons vite, et puis allons dormir.

CASIMIR.

J'ai découvert aussi, dans le fond d'une armoire,
Deux flacons d'alicante, et nous allons les boire.

(Il court les chercher au fond et rentre aussitôt.)

M. DE SAINVAL.

Asseyons-nous; je meurs de faim, de soif...

(Apercevant Casimir, qui s'assoit cavalièrement à son côté.)

Eh bien!...

CASIMIR.

Chacun a son couvert ici; j'ai pris le mien.

Il faut savoir, monsieur, céder aux circonstances;
Le malheur a toujours rapproché les distances.

M. DE SAINVAL.

Et qui nous servira?

CASIMIR.

Nous nous servirons tous :
Le service sera plus rapide et plus doux.

FERDINAND.

Laissez faire, cousin, laissez...

M. DE SAINVAL, un verre à la main.

A la bonne heure!...
Je bois au châtelain, roi de cette demeure!...

(On entend un accord de harpe et de cor.)

Si j'étais un peureux, j'aurais quelques frissons...
Dans l'autre appartement, qu'ai-je entendu?...

DELPHINE, émue.

Des sons!...

CASIMIR.

Erreur!... c'est un écho de la voix de madame.

FERDINAND.

Je n'ai rien entendu, quant à moi...

M. DE SAINVAL.

Sur mon âme!...
Je ne me trompe point...

(Silence. On écoute.)

Cela revient encor;
C'est le duo lointain d'une harpe et d'un cor.

FERDINAND.

C'est une illusion...

M. DE SAINVAL.

Rassure-toi, Delphine!...

CASIMIR.

Je n'entends rien; pourtant, j'ai l'oreille bien fine!

(Les sons se rapprochent.)

M. DE SAINVAL.

Pour le coup, cette fois...

FERDINAND.

Oh! cette fois, j'entends,

Je connais même l'air... oui...

DELPHINE.

Mesure à trois temps.

M. DE SAINVAL.

Une valse!...

CASIMIR.

Valsons!...

M. DE SAINVAL.

C'est là, dans la muraille.

CASIMIR.

Permettez que je prenne une aile de volaille;
Car ceci devient grave, et je veux être fort
Pour écouter, sans peur, la valse de la mort.

M. DE SAINVAL.

Je n'ai plus faim!...

DELPHINE.

J'ai peur... vraiment... oui, je frissonne.
Il faut partir !...

M. DE SAINVAL.

Partons !... Moi qui ne crains personne,
Je crains les revenants ; c'est un faible...

(Il court à la porte du fond.)

FERDINAND.

Partons !...

(Tous se lèvent, excepté Casimir.)

M. DE SAINVAL, trouvant la porte fermée.

Ciel !... la porte est fermée à quatre tours...

CASIMIR.

Restons !...

DELPHINE.

Il faut se résigner...

M. DE SAINVAL, à Delphine.

Tu resteras ?...

DELPHINE.

Sans doute !...
C'est le premier moment de peur que je redoute.
Ce moment est passé, mon oncle ; maintenant,
Voyons ce que de nous fera le revenant.
Si la fuite est fermée, et s'il n'est point de porte
Pour sortir, le meilleur est d'avoir l'âme forte,
De manger ce repas qu'un fantôme me sert,
Et, s'il n'est pas mauvais, d'applaudir son concert.

M. DE SAINVAL.

C'est vrai !... montrons du cœur...

(On entend une harpe; c'est le prélude de la romance de *Guillaume Tell : Sombre forêt,* etc.)

DELPHINE.

La harpe recommence...
C'est du *Guillaume Tell!*

CASIMIR.

Bon goût !...

DELPHINE.

C'est la romance.

(Une voix chante dans la coulisse : *Sombre forêt,* etc. Les personnages de la scène écoutent en silence. Casimir continue son repas et marque la mesure avec son couteau.)

FERDINAND, après le dernier couplet et avec exaltation.

Je paîrais mille francs ma stalle à ce balcon...
Elle chante aussi bien que Dorus ou Falcon.

DELPHINE.

Chut, monsieur !...

CASIMIR, à Ferdinand.

Chut, monsieur !...

M. DE SAINVAL, lançant un regard sévère à Casimir.

Voyez quelle insolence !

CASIMIR.

Voici l'autre couplet. Chut, au balcon ! Silence !

(La voix chante le deuxième couplet, après lequel Casimir applaudit.)

Brava ! brava !... bis ! bis !...

FERDINAND.

Quelle divine voix !...

CASIMIR.

Qu'elle doit être belle aussi, car je la vois !

FERDINAND.

Avez-vous entendu ?... Que de chaleur ! que d'âme !

M. DE SAINVAL.

Étonnante, vraiment !

FERDINAND.

Qu'en dites-vous, madame ?...

DELPHINE, *d'un air piqué.*

Elle chante assez bien pour une ombre...

FERDINAND, *courant en délire vers la porte du pavillon de droite.*

Merci !...
Prima donna charmante, ensevelie ici !...

DELPHINE.

Allons !... voilà le fou qui part...

FERDINAND.

J'irai sous terre
Pour sonder jusqu'au bout cet étrange mystère.

M. DE SAINVAL.

Calme-toi, mon cousin...

CASIMIR.

Oui, monsieur, calmez-vous,
Et venez achever le festin avec nous !...

FERDINAND.

Je n'ai plus faim : brisez mon assiette et mon verre !
Je suis au ciel, mon âme abandonne la terre !

(*Secouant la porte de droite.*)

Ouverte !...

CASIMIR.

Venez donc, ô monsieur Ferdinand!...
Attendez, avec nous, le matin, en dînant!...

FERDINAND.

Oui, voilà de ces voix que je cherche en Europe;
Je connais le talent, je veux voir l'enveloppe!...

DELPHINE, à Sainval, qui feint de vouloir arrêter Ferdinand.

Laissez ce jeune fou!...

FERDINAND.

Lutin délicieux!...
Je te suis dans l'enfer, si tu n'es pas aux cieux!

(Il se précipite dans le pavillon de droite.

SCÈNE VI

M. DE SAINVAL, DELPHINE, CASIMIR.

M. DE SAINVAL.

Faut-il le suivre?

CASIMIR, se levant.

Non... c'est une tête folle,
Qui depuis quelques jours avait changé de rôle,
Avait pris un air grave, et, je ne sais pourquoi,
Avait voulu me faire à son image, moi!...
La première équipée offerte à son passage,
Voyez, a fait tomber son masque de faux sage!...
Oh!... que je le connais!... Quand il est grave, il ment;
Aujourd'hui, ce garçon est dans son élément.
J'ai longtemps employé raison ou badinage
Pour amortir en lui la fougue du jeune âge;

Mais, demain, fatigué de cette mission,
Je lui remets mon compte et ma démission.

DELPHINE.

Dites... sommes-nous bien éveillés?... Il me semble,
A voir ce que je vois, que nous rêvons ensemble.

M. DE SAINVAL.

C'est l'insomnie... Écoute!... entre dans ce boudoir,
Et tâche de dormir, enfant...

DELPHINE.

J'ai peu d'espoir
De dormir cette nuit... je souffre de la tête...
Ou, si l'on veut partir... qu'on parte... je suis prête.

M. DE SAINVAL.

Pour partir à présent, je suis fort peu dispos...
Moi...

DELPHINE, ouvrant la porte à gauche.

Je vois un fauteuil... c'est un lit de repos,
Là, j'attendrai le jour...

M. DE SAINVAL.

Oui, ça doit te remettre;
Je veillerai pour toi, tu dormiras peut-être...
Casimir doit rester ici...

CASIMIR.

Quelle bonté!...
Je veille en achevant une aile de pâté.

DELPHINE, inquiète, sur le seuil de la porte.

Mon oncle, il tarde bien...

M. DE SAINVAL.

Qui?...

DELPHINE.

Lui !...

M. DE SAINVAL.

Que nous importe !...
Je n'aime pas les fous !... Allons, ouvre la porte.

(Il entre avec Delphine.)

SCÈNE VII

CASIMIR, seul, se levant de table.

Enfin, nous la tenons !... Que de ruses il faut
Pour donner à la veuve un mari sans défaut !...
Un mari jeune, beau, d'une richesse immense !...
Les hommes quelquefois sont frappés de démence :
Celui-ci risque tout, repos, richesse... honneur...
Pour forcer une femme à subir le bonheur.
Dans les femmes du globe, enfin, il en est une
Qui ferme obstinément sa porte à la fortune.

SCÈNE VIII

CASIMIR, FERDINAND.

FERDINAND, paraissant mystérieusement à la porte entr'ouverte à droite, et à voix basse.

Casimir !...

CASIMIR, à voix basse.

Ah !... c'est toi !... Chut !... l'affaire va bien !...
De ce que nous dirons elle ne perdra rien.

FERDINAND, entrant en scène.

Est-elle soucieuse, enfin ?...

CASIMIR.

Ton équipée,
Si je ne fais erreur, l'a fort préoccupée...
Elle est là !...

FERDINAND.

Bien !... dort-elle ?...

CASIMIR.

Une femme, dormir
En pareil cas ?... Oh ! non !...

FERDINAND.

Écoute, Casimir...
Pousse de longs soupirs, là, devant cette table,
Et fais un monologue en style lamentable.

CASIMIR.

Je comprends... Que dirai-je ?

FERDINAND.

Eh !... du vieux, du nouveau,
Tout ce qui tombera dans ton vaste cervéau.

CASIMIR, après plusieurs soupirs et à haute voix.

Il ne vient pas !... J'attends !... j'attends !... Folle jeunesse !...
Encore, s'il paraît avant que le jour naisse !...
Oh !... qui pourrait me dire en quel secret recoin
Il vit ?... Fort près, peut-être, et peut-être bien loin !...

(La croisée du petit pavillon s'ouvre, et Delphine paraît avec précaution et écoute. Casimir, bas à Ferdinand.)

Aimes-tu mon début ?...

FERDINAND.

Pas trop... mais continue...
Descends dans les enfers, et perds-toi dans la nue...
Vise à l'effet !...

CASIMIR, bas.

Suffit!

(Haut.)

Pauvre enfant!... jeune fou!...
En ce moment, peut-être, il erre, Dieu sait où!...
Lui, noble et confiant, plein de feu, mais timide,
Il suit, comme Renaud, quelque nouvelle Armide,
Ou bien quelque Andalouse au teint bruni, qui sort
De Barcelone à l'heure où tout le monde dort;
Quelque fée aux doux bras, amante souveraine,
Qui le ravit encor de sa voix de sirène,
Se penche à son oreille et lui dit : « Viens! allons
Écouter ce que dit le torrent aux vallons;
Respirer ce qu'exhale au jardin que j'arrose
La fleur qui fait aimer : le jasmin ou la rose;
Puis, sous l'acacia qui chante aux environs,
Mes cheveux dans les tiens, nous nous endormirons. »

FERDINAND, bas.

C'est très-bien!... va toujours; va donc!...

CASIMIR, bas.

Mon camarade,
Parle à ton tour, je suis à bout de ma tirade...

FERDINAND, bas.

Pousse un grand cri de joie!...

CASIMIR, haut.

Ah! mon cher Ferdinand!
Tu t'es donc échappé des mains du revenant?

FERDINAND.

Ami, je viens du ciel; j'ai rencontré mon rêve!...
Sous l'arbre du ardin Adam a vu son Ève!...

Quelle femme!... Sa voix n'est rien, c'est sa beauté
Qui m'a ravi, qui m'a séduit et transporté.
Le peintre Murillo l'inventa pour ses vierges,
Pour la faire adorer entre deux rangs de cierges,
Pour la couvrir de fleurs, pour la faire bénir,
Dans les jours du présent et ceux de l'avenir.

(Ici, Delphine se retire de la croisée et la ferme.)

Je vais m'épanouir, là-bas, dans une allée;
Il faut, à l'air des nuits, que mon âme exhalée
D'un baume souverain rafraîchisse mes sens;
Il faut que je remonte aux cieux d'où je descends.
Oh! je veux répéter qu'elle est divine et belle.
Ici, j'ai rendez-vous dans une heure avec elle!
Quand elle paraîtra, viens m'appeler, j'accours,
Pour rendre les moments moins cruels et plus courts...
Je vais penser à l'ange et rêver sous son aile;
Toi, reste aux environs, et sois ma sentinelle.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

M. DE SAINVAL, puis DELPHINE.

M. DE SAINVAL, ouvrant la porte avec précaution.

Sortis tous deux!...

(Il fait signe à Delphine de venir.)

DELPHINE.

Mon oncle, avez-vous entendu?

M. DE SAINVAL.

Tout, jusqu'au dernier mot... c'est un enfant perdu!...

Oh! ma nièce!... je rends justice à ta prudence ...
Il est chose certaine, et de toute évidence
Pour moi, que, si ton cœur eût un instant parlé
La langue de l'amour à cet écervelé,
Si tu n'eusses gardé ta réserve de femme,
Cette nuit t'aurait mis le désespoir dans l'âme.
Voilà les jeunes gens... les Catons d'aujourd'hui!

DELPHINE.

C'est que je suis, mon oncle, en fureur contre lui;
Non pas de jalousie, au moins...

M. DE SAINVAL.

Oh!...

DELPHINE.

Mais je pense
Qu'il a heurté de front les lois de la décence.

M. DE SAINVAL.

C'est juste!...

DELPHINE.

Que vingt ans ne donnent pas le droit
De manquer de tenue envers qui que ce soit.

M. DE SAINVAL.

Très-bien!...

DELPHINE.

Et qu'une dame, étourdiment laissée
De la sorte, a toujours raison d'être blessée.

M. DE SAINVAL.

J'approuve, de tout point, cette rancune...

DELPHINE.

Ainsi,
Je ne veux plus rester une minute ici...

Vous m'accompagnerez jusqu'au prochain village.

M. DE SAINVAL, un peu déconcerté.

Pourtant, il faut avoir moins de rigueur pour l'âge.

DELPHINE.

Vous l'excusez ?...

M. DE SAINVAL.

Du tout !... je l'accuse !... Pourtant,
A son âge, mon Dieu !... j'en aurais fait autant !

DELPHINE.

Vous, mon oncle ?... Non !...

M. DE SAINVAL.

Si...

DELPHINE, à part.

Les hommes sont atroces !

M. DE SAINVAL.

Je fis un trait pareil la veille de mes noces.

DELPHINE.

Vous ?...

M. DE SAINVAL.

Oui, moi !... Cela fit l'entretien de Paris.
Eh bien !... je fus, après, le meilleur des maris.

DELPHINE, au comble du dépit.

Mon oncle, voulez-vous m'accompagner ?

M. DE SAINVAL.

Demeure,
Cela ne sera rien...

DELPHINE, outrée.

Voulez-vous que je meure ?

M. DE SAINVAL.

Ah ! mon Dieu !...

DELPHINE, se jetant sur un fauteuil.

Donnez-moi de l'air !... Ah ! j'en mourrai...

M. DE SAINVAL, appelant.

Quelqu'un !...

DELPHINE, se levant.

Ne criez pas !...

M. DE SAINVAL.

Je t'accompagnerai...

DELPHINE.

Je ne veux plus partir !

M. DE SAINVAL.

Nous resterons.

DELPHINE, à part.

Infâme !...
Si jeune et si cruel !... Je veux voir cette femme !
Elle est peut-être là !... dans le salon voisin...

M. DE SAINVAL, à part.

C'est fort clair maintenant ; elle aime mon cousin.

(On entend un son de cor.)

DELPHINE.

Mon oncle, entendez-vous ?...

M. DE SAINVAL, écoutant.

Oui, j'entends...

DELPHINE.

Je suis morte !...

M. DE SAINVAL, à la porte à droite.

Écoute donc !... je crois qu'on vient...

DELPHINE.

Par cette porte?

M. DE SAINVAL.

C'est le pas d'une femme... un pas vif et léger...
Restons; je veux la voir, je veux l'interroger...

DELPHINE.

Oh! non!... pourquoi troubler leur rendez-vous? C'est elle!
La dame du castel...

M. DE SAINVAL.

Oh! dame ou demoiselle,
Je veux la voir!

DELPHINE.

Mon oncle!... au nom de Dieu... sortez!
Laissez-moi seule, ici... seule...

M. DE SAINVAL.

A tes volontés!

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X

DELPHINE, seule.

Rêve ou réalité de femme ou de fantôme,
De ce roman nocturne ouvrons le second tome ;
Par curiosité, moi, je veux tout savoir,
Et jusqu'au bout je veux tout entendre et tout voir.

(Elle entre dans le cabinet et tient la porte entr'ouverte.)

SCÈNE XI

DELPHINE, cachée; CŒLINA.

CŒLINA.

Ah! je respire enfin! C'est bien dans cette salle
Que monseigneur attend sa très-humble vassale.
Noble jeune homme!... il m'aime avec délire... Eh bien,
Il faut que mon amour égale au moins le sien.
Qui ne l'aimerait pas?

DELPHINE, à part.

L'insolente!...

CŒLINA.

Il me semble
Qu'ici nous allons faire un bon ménage ensemble.

DELPHINE, à part.

Bourgeoise!...

CŒLINA.

Nous verrons pour nous, sous ce beau ciel
Luire éternellement notre lune de miel.

DELPHINE, à part.

Quel style campagnard!...

CŒLINA.

Oh! que le mariage
Est doux quand on est deux à peu près du même âge

DELPHINE, à part.

Je n'y tiens plus...

CŒLINA.

Qu'entends-je? Ah! mon Dieu!... Le voici!
J'aurais voulu l'attendre encore une heure ici.
Quand on pense à l'objet d'un amour aussi tendre,
Qu'on est bien toute seule... et qu'il est doux d'attendre!
Je voudrais renvoyer mon bonheur à demain.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CASIMIR.

CASIMIR, accourant vers Cœlina.

Permettez que ma lèvre effleure votre main.

DELPHINE, à part.

C'est Casimir!... ô Dieu!... je dors!... oui, c'est un songe!...

CŒLINA.

Soyez le bienvenu!... déjà l'ennui nous ronge
Dans ce triste château; j'ai chanté tous les airs
Qu'on a faits pour les bois, les monts et les déserts.
Et je viens d'épuiser ce soir mon répertoire;
C'est triste, de chanter ainsi sans auditoire.

CASIMIR.

Console-toi; reprends ta charmante gaîté.

DELPHINE, à part.

Mon Dieu!... réveillez-moi...

CASIMIR.

Reprends ta liberté.
Ton exil est fini, ma divine Andalouse;
Encore un jour d'attente et demain je t'épouse!

DELPHINE, à part.

J'ai perdu la raison !...

CŒLINA.

Demain...

CASIMIR, à Cœlina.

M'aimez-vous maintenant?

CŒLINA.

Je vous aime... un peu moins que mon cher Ferdinand.

DELPHINE, à part.

Elle en aime donc deux !...

CASIMIR.

Oh! ma beauté divine!...
Je n'en suis pas jaloux, car mon cœur te devine.

DELPHINE, à part.

Je ne devine pas, moi... Viens à mon secours,
Mon Dieu !...

CŒLINA.

Faites venir mon Ferdinand...

CASIMIR.

J'y cours !...

(Il sort par la porte du fond, jusqu'où Cœlina l'accompagne; Delphine, pendant ce temps, sort du cabinet, traverse le théâtre, et va se placer à droite dans la même position qu'elle avait à la porte de gauche. A mesure que Cœlina s'avance vers son pavillon, elle se trouve devant Delphine et recule d'effroi.)

SCÈNE XIII

CŒLINA, DELPHINE.

CŒLINA, *naïvement.*

Oh!... vous m'avez fait peur!...

DELPHINE.

Peur, à vous?... C'est étrange!...
N'êtes-vous pas une ombre... une sylphide, un ange?
En votre qualité de fantôme trompeur,
N'êtes-vous pas, madame, au-dessus de la peur?...
C'est à moi de trembler... et de manquer d'haleine
En vous parlant, à vous, terrible châtelaine...

CŒLINA, *à part.*

Que répondre?... Ceci n'est pas dans ma leçon.

DELPHINE.

Parlez!... De votre voix je connais bien le son :
Je sais qu'elle est naïve, amoureuse et touchante;
Comme une voix de fée, elle enlève, elle enchante;
C'est un doux talisman, une magique voix
Qui met à vos genoux deux amants à la fois.
(*Après une pause.*)
Me ferez-vous au moins l'honneur d'une parole?

CŒLINA, *à part.*

Cette scène, je crois, n'était pas dans mon rôle...
(*Haut.*)
Pour vous répondre ici, je n'ai rien médité...
Excusez ma jeunesse et ma timidité.

DELPHINE.

Quelle timidité!... C'est ainsi que l'on nomme
La vertu qui vous fait causer avec un homme...

A minuit! le premier que l'on trouve nous plaît;
On le saisit au vol, qu'il soit maître ou valet...
Ce procédé d'amour me paraît un peu leste
Pour un ange tombé de l'empire céleste.
Inconnus hier soir... et demain mariés...

(Cœlina pousse un long éclat de rire.)

Je ne sais trop pourquoi, madame, vous riez...

CŒLINA.

Madame, excusez-moi, j'aime à rire...

DELPHINE.

La chose
N'est pas plaisante, au moins... C'est affreux, que l'on ose
Insulter une femme, et que l'on rie après...
Pour subir un affront je suis venue exprès...
Ici; je comprends tout; j'ai deviné, mon ange :
Vous servez cette nuit un homme qui se venge!...
Qui se venge de moi... Recevez mes adieux...
Vous avez fait, madame, un métier odieux!

(Cœlina rit aux éclats; Delphine fait quelques pas et s'arrête.)

CŒLINA.

Oh!... ne m'accusez pas, madame, je vous prie,
Et sachez mieux comprendre une plaisanterie.
Que voulez-vous!... j'ai tort de vous parler ainsi,
Mais pourquoi me laisser seule avec vous ici?...
Ils me donnent un rôle; et puis notre entrevue,
Que je n'attendais point, qu'ils n'avaient pas prévue,
A détruit notre plan; voyez mon embarras :
Je n'ai plus rien à dire, et je croise mes bras!...

DELPHINE.

Ainsi, je suis jouée!...

CŒLINA.

Oh! mon Dieu, non, madame...

Mon frère donnerait pour vous jusqu'à son âme!...

DELPHINE.

Votre frère?...

CŒLINA.

Ah!... j'ai dit mon frère... Ferdinand?...
Eh bien, vous savez tout, madame, maintenant...
Tout ce que vous voyez n'est qu'une comédie,
Qu'un jeu d'amour qui sort d'une tête étourdie;
Ces voleurs, ce château, ce cor, ce revenant,
Tout fut imaginé, conçu par Ferdinand.
Votre oncle est du complot, oui, votre oncle, à son âge,
Votre oncle si sensé se plaît au badinage :
C'est pour votre bonheur, dit-il, et je le crois...
Ainsi contre une femme ils se sont ligués trois!...
Ils n'en rougissent pas, ces aimables infâmes...
Il faut nous soutenir, n'est-ce pas... entre femmes?
Aussi je vous dis tout; je respire à présent :
Ah! mon Dieu!... qu'un secret est un fardeau pesant!

DELPHINE.

A mon tour maintenant!... Merci, mademoiselle;
Vous n'aurez pas regret un jour de votre zèle...
Votre frère, je crois, veut vous parler ici?...

CŒLINA.

Oui...

DELPHINE.

Veuillez un instant vous retirer...

(Cœlina sort à droite.)

Merci!...

SCÈNE XIV

DELPHINE, seule.

Eteignons les flambeaux d'abord !... Bien !... Minuit sonne
Oh ! cette obscurité me trouble... je frissonne...
Est-ce que j'aimerais cet homme... cet enfant?...
S'il m'entendait, mon Dieu !... qu'il serait triomphant !
Non !... je ne l'aime pas... c'est une jalousie
D'amitié... d'amitié qui tantôt m'a saisie...
La femme est ainsi faite : elle enchaîne à ses pas
Le jeune homme qui l'aime et qu'elle n'aime pas !...
Oui, nous sommes ainsi... du moins je le suppose...
Oh !... cherchons un sujet plus gai qui me repose...
S'il m'aimait ! s'il m'aimait !... la, comme je l'entends..
L'amour est un caprice à l'âge de vingt ans.
Il parle avec des mots qu'un vieux roman lui prête...
Et rien n'est sérieux dans une jeune tête.

(Elle marche vers la porte du fond.)

Oh !... le voici !...

SCÈNE XV

DELPHINE, FERDINAND.

FERDINAND, marchant à tâtons.

Ma sœur !...

DELPHINE, à mi-voix.

Mon frère !...

FERDINAND.

Je suis là !...

Où donc est le boudoir ?... Je me perds...

DELPHINE.

Le voilà !...

FERDINAND.

J'y suis !... Viens donc, ma sœur, à mon côté...

DELPHINE.

Je tremble !...

FERDINAND.

Enfant !... viens donc... Il faut jouer avec ensemble.

(Delphine se rapproche ; Ferdinand écoute, l'oreille contre la porte.)

Elle dort !... mon bel ange !... attendons son réveil...
C'est un crime, ma sœur, de troubler ce sommeil...
Que son front endormi doit respirer la grâce,
Lorsqu'un rêve serein sur sa figure passe !...
Oh ! que je voudrais voir ce visage adoré,
S'animant aux rayons d'un mensonge doré !
Elle dort !... O ma sœur !... ne troublons pas son rêve !...
A son cœur, s'il est doux, permettons qu'il s'achève.
Oh !... qu'il lui soit donné d'embrasser en dormant
Le bonheur ! le bonheur, rêve qui toujours ment !

DELPHINE, à part, s'avançant sur le bord de la scène.

L'étourdi de vingt ans abjure sa folie,
C'est fort bien !... avec lui, je me réconcilie.

FERDINAND, à Delphine.

Chante d'une voix douce un de ces airs divins
Qui s'accordent si bien avec les songes vains ;
Un air que l'harmonie enveloppe de gaze,
Et qui donne, la nuit, le sommeil de l'extase,

Afin qu'en écoutant cet air délicieux,
Son oreille s'entr'ouvre aux saints hymnes des cieux.

DELPHINE, à mi-voix.

Non !... je suis trop émue... et ma voix...

FERDINAND.

Allons, chante...
Bien bas... avec amour; ta voix est si touchante !...

DELPHINE, de même.

Mon frère, je ne puis...

FERDINAND.

Chut !... quelqu'un vient !... j'entends
Des pas... Laissez-nous seuls encor quelques instants !

DELPHINE, montrant la porte à droite.

Mais c'est de ce côté qu'on nous arrive... Écoute...

FERDINAND.

Casimir et Sainval se sont trompés de route.

(La porte s'ouvre et Cœlina paraît une lampe à la main.

La porte s'ouvre... Ciel ! ma sœur !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CŒLINA.

CŒLINA.

Oui, c'est bien moi !

(Delphine se retire à l'écart.)

Oh ! quels sombres regards tu me jettes !...

FERDINAND.

C'est toi !...

(Regardant Delphine, qui s'est appuyée contre la porte de gauche, la tête dans ses mains.)

Et qui donc près de moi te remplaçait?

COELINA.

Une autre!

Vous faites un complot... et nous faisons le nôtre.

FERDINAND, courant à Delphine.

Je vous demande grâce et pardon à genoux...
Pardon, pardon, madame!

DELPHINE, le relevant en souriant.

Eh bien, pardonnons-nous!

Jeune conspirateur, Delphine vous fait grâce...

FERDINAND, riant.

Ma sœur nous a trahis!...

DELPHINE.

Il faut que je l'embrasse

Car c'est aussi ma sœur...

FERDINAND, au comble de la joie.

Ai-je bien entendu

Quoi! madame, j'obtiens...?

DELPHINE.

Mais ce qui vous est dû!...

COELINA, à Delphine.

Moi, j'avais deviné tantôt qu'au fond de l'âme
Vous gardiez à mon frère une secrète flamme;
Et, sûre du succès que je m'étais promis,
J'étais allée au parc tout dire à nos amis.
Voyez!...

(La porte du fond s'ouvre; on voit sur la terrasse une table splendidement servie; M. de Seinval entre, ainsi que Casimir, qui a quitté sa livrée.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, M. DE SAINVAL, CASIMIR.

FERDINAND, présentant Casimir à Delphine.

Voilà le prétendu de ma sœur...

DELPHINE.

Mon beau-frère
A quitté la livrée, et pour toujours, j'espère.
Oh! l'habit de Frontin vous allait à ravir!...

CASIMIR.

Je suis votre valet, toujours pour vous servir...

DELPHINE.

Nous rendra-t-on l'argent qu'on nous a pris?

CASIMIR.

Sans doute,
On ne l'a pas semé, je pense, sur la route...
Les bandits avec nous à table vont s'asseoir,
Les bandits qui nous ont assassinés ce soir :
Ils sont mes amis; tous d'humeur vive et plaisante.
Madame, permettez que je vous les présente.

(Entrent quatre messieurs vêtus avec élégance.)

Voyez!... jabot, épingle, habit noir, chaîne, gants;
Croirait-on, à les voir, qu'ils furent des brigands?

(Il les entraîne tous quatre vers la table du fond et cause avec eux.)

M. DE SAINVAL, arrivant du fond.

A table!... tout est prêt!... on frappe le champagne...

DELPHINE.

Nous soupons à minuit !... c'est la mode en Espagne.

M. DE SAINVAL.

Un *médianoche* de mon maître d'hôtel...
Au dessert, nous aurons l'air de *Guillaume Tell.*

(Il remonte vers le fond du théâtre.)

DELPHINE, à Ferdinand.

Que tout soit oublié...

FERDINAND.

Mais tout, jusqu'à mon âge...

DELPHINE.

Je vous trouve vieilli.

FERDINAND.

Dix ans de mariage
Avec vous, c'est un jour...

DELPHINE.

Donnez-moi votre main;
Un jour passe bientôt...

FERDINAND.

J'aurai trente ans demain.

FIN.

33

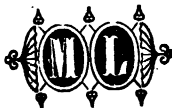
LE CHATEAU EN ESPAGNE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

MÉRY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Prix : 1 fr. 50

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.



